

Mangeur d'Ombres

À quelques milliers de milles des côtes du Japon, isolée au cœur de l'océan Pacifique, une île crève la surface des eaux. Une île redoutée de tous les marins. Peu d'hommes ont osé s'aventurer sur cette terre et parmi ceux-ci, un seul, un jour, a pu regagner son navire ancré au large. Il est remonté à bord, exténué, hagard et tenant des propos si incohérents que ses camarades d'équipage ont décrété qu'il avait perdu la raison. Il parlait d'une créature effrayante – animal fabuleux ou esprit infernal ? impossible de se faire une opinion à travers les bribes de son discours décousu –. À plusieurs reprises, il cria d'une voix stridente ces mots : *mangeur d'ombres... mangeur d'ombres...* On reconstitua son récit avec peine : Quatre hommes et lui-même avaient descendu un canot à la mer et ramé jusqu'au rivage. Leur embarcation tirée au sec, ils avaient traversé la bande de sable qui les séparait d'une forêt sombre dont l'île semble couverte presque en totalité. Lui fermait la marche, plusieurs pas en arrière. Au moment où ses quatre compagnons touchaient à la lisière, il vit soudain s'abattre sur eux, comme tombant de la cime des arbres, une chose noire et sans forme qui les engloutit tout entier. Cette masse inexplicable agissait comme un nuage de suie enveloppant, ou une vague de ténèbres, ou le filet mortel d'un rétiaire romain... Juste quelques secondes... et elle se retira, s'évanouissant aussi vite qu'elle était venue. L'homme épargné recula, horrifié, puis courut se réfugier au fond du canot échoué. Il y resta longtemps, tremblant d'épouvante. Beaucoup plus tard, il osa risquer un œil vers la plage... Il aperçut deux de ses compagnons qui déambulaient sur le sable, l'air égaré. Méconnaissables. Le narrateur dit que, dans son trouble, il ne comprit pas d'abord ce qui les rendait si étrangers. Il s'avança et tenta de leur parler ; mais eux, tournés pourtant dans sa direction, ne semblaient ni le voir ni l'entendre. Livides, on eût dit qu'ils étaient lisses, dépourvus de relief : torse nu et vêtus de simples pantalons de coton blanc, la peau aussi blanche que le coton, ils étaient devenus semblables à des fantômes incolores... La créature monstrueuse n'avait pas tué ses proies, elle ne les avait pas non plus blessées en aucun endroit ; mais – ce que l'homme avait réalisé peu à peu – elle avait dévoré toutes leurs ombres, celles marquées sur leurs corps par les reliefs des os et des muscles, et celle qui aurait dû se projeter sur le sol. Le prédateur avait abandonné ses victimes comme trempées à jamais dans une lumière crue, nues et fragiles, désormais vidées de toutes zones obscures, avec tous les traits de leur visage estompés. Imaginez un drap froissé qu'un projecteur éclaire soudain violemment de face : tous les plis s'effacent d'un coup et le drap semble parfaitement lisse ; ainsi apparaissaient les malheureux qui avaient subi l'étreinte du *Mangeur d'Ombres*. Ce n'est pas tout : leur état moral se trouvait encore profondément affecté ; à croire qu'en même temps que les ombres, leur âme avait été aspirée. Des gestes ralentis, un regard vide, un mutisme obstiné, tout cela s'accordait exactement avec leur physionomie nouvelle de spectres blafards. Zombis errant sur l'île, sans pensée, sans direction...

Le Capitaine, en colère, a crié que l'homme est un fou ou un menteur ; il l'a fait jeter et enfermer dans un coin de cale.

Il ordonne qu'on remette le canot à la mer : il ira lui-même chercher les marins égarés ; vifs ou morts, il les ramènera à bord. Assisté de deux vieux matelots qui ont saisi les avirons, il part résolument en direction de l'île. Tous les membres de l'équipage demeurés sur le pont se penchent au-dessus du bastingage pour suivre des yeux la petite embarcation qui semble fondre en s'éloignant. Le soir, personne n'est de retour. Et rien en vue non plus le lendemain. Quand le Second, d'une voix étranglée, annonce qu'il faut aller à la recherche des disparus, pas un ne bronche. Il décide de ne pas insister. Le navire reste à l'ancre cinq jours et cinq nuits. À l'aube du sixième jour, le Second donne l'ordre de démarrer les machines et, mettant le cap sur l'horizon, le bâtiment s'ébranle dans un silence de mort...

Cinq semaines de voyage avant de rejoindre le port d'attache.

Sur le quai, il y a une femme qui suit les manœuvres d'accostage avec une intense attention. Quand la passerelle vient enfin s'appuyer sur les pavés de l'embarcadère, elle se poste au bas. Les marins se pressent sur le pont, impatients de débarquer ; pourtant aucun visage n'exprime la joie du retour et tous demeurent étrangement mornes et silencieux. La femme, très émue, cherche des yeux celui qu'elle attend depuis de longs mois. Voici que les hommes descendus à terre commencent à se disperser et elle ne le voit toujours pas... Une appréhension... Allant de l'un à l'autre, elle interroge – *Où est-il ? Que fait-il ? Est-ce qu'il va descendre ? Pourquoi est-il retenu à bord ?*... Ils tournent le menton plusieurs fois, de gauche à droite. Haussent les épaules pour signifier : sont au courant de rien. Leurs regards sont obliques. Se souviennent de rien. Ils n'ont qu'une idée en tête : s'éloigner de ce quai, s'éloigner de ce bateau... Elle se fait de plus en plus pressante, crie presque, court sur leurs talons, s'accroche aux basques des vareuses... Enfin elle agrippe le bras d'un matelot qui a bien voulu s'arrêter – c'est celui qui, revenu de l'île, a été déclaré fou. Lui est prêt à parler, à raconter tout ce qu'il sait, tout ce qu'il a vu... Oui... oui, son mari était sur l'île aussi. Il est resté là-bas... Mort – certainement mort à l'heure qu'il est...

Elle est tombée à genoux sur le sol, le corps cassé en deux et les bras noués sur son ventre, en proie à une douleur si atroce qu'elle pourrait croire que ses entrailles se sont déchirées. Pourtant pas de larme, pas de cri... Elle demeure prostrée un court moment, jusqu'à ce que, dans le profond de son oreille, une voix se mette à souffler tout bas ; un chuchotement qui lui ordonne de se relever, de refuser toute vérité étrangère ; elle ne doit croire qu'elle-même – qu'elle-même et personne d'autre...

Elle s'en va tout de suite trouver un vieil homme qu'on prétend versé dans les sciences et les pratiques anciennes. C'est une tête chauve, avec une figure plus fripée qu'une umeboshi séchée. Il habite une mesure en dehors de la ville, dans une solitude absolue, les gens du pays le tenant à l'écart parce que des prêtres ont jeté l'anathème sur lui à cause de son entêtement à professer des opinions interdites. Cependant quelques-uns qui ont eu recours à ses services affirment que c'est un homme généreux, qui a des connaissances réelles et beaucoup de pouvoir... La femme raconte toute son histoire ; elle dit enfin que son mari perdu sur l'île vit encore, qu'elle le sait et qu'elle réclame de l'aide parce qu'elle doit partir.

– J'ai besoin de dormir, répond le vieillard. Reviens demain.

Sans attendre, il se couche sur un tapis jeté dans un angle de la chambre et sombre dans le sommeil.

Le jour suivant, lorsqu'elle passe le seuil de sa maison, il annonce d'un ton enjoué :

– J’ai vu le Mangeur d’Ombres et je sais ce qu’il est... Prends ce papier plié – je t’ai écrit son nom... Retiens-le bien parce qu’il te sera absolument nécessaire. Va maintenant, tu as tout ce qu’il te faut.

Sourcils froncés, elle tergiverse, ouvre la bouche, prête à exiger plus...

– Va, je te dis. Tu n’as besoin de rien d’autre... Le moment venu, tu sauras bien ce que tu as à faire... Tu le sais déjà... Allez, file !

À présent, la femme descend jusqu’au port. Elle pénètre dans les bureaux des compagnies maritimes, s’enquérant des bateaux en partance vers l’est, précisément sur cette ligne qui passe au large de l’île. Jour après jour, elle va revenir à la charge, fatiguant les dockers qui, exaspérés, finissent par la rejeter en l’insultant, harcelant les marins qui s’apprêtent à embarquer. Quelquefois on se moque d’elle avec des mots obscènes. Le temps passe, mais elle tient bon. Enfin, un matin, on lui signale un navire accosté de la veille, qui doit repartir bientôt, et dont le plan de route prévoit apparemment de croiser dans les parages de la terre maudite. On lui désigne le capitaine qu’elle aborde aussitôt avec aplomb. Mais l’officier au long cours ne veut rien entendre : pas question d’accepter une femme à bord ! L’idée d’une telle transgression des principes suffit à l’offusquer. Règlement, règlement ! il est tout raidi, tout amidonné dans son code maritime. Depuis qu’elle s’est armée pour le combat, la femme est clairvoyante : tandis que l’homme probe se fabrique une moue sévère, elle s’amuse à deviner, sous la carapace de son uniforme, sa chair de mâle troublée malgré lui par le désir. Elle en concevrait peut-être du mépris ou de la pitié si elle avait du temps à perdre ; pour l’heure, elle n’a d’autre pensée que briser les obstacles et elle se fait aguichante comme une prostituée du port :

– Je m’habillerai en homme. J’aurai la figure d’un mousse si je coupe mes cheveux... Et regarde comme mes hanches sont étroites... presque celles d’un garçon. Toi seul sauras qui je suis... Je travaillerai le jour. Et tu peux me faire confiance, j’abattrai ma part de travail comme les autres... La nuit, je te rejoindrai dans ta cabine... Tu ne vas pas refuser un si beau marché...

L’autre se fige dans son attitude de refus ; elle ouvre alors sa robe du haut jusqu’au nombril, découvrant ses petits seins dorés comme le miel, couronnés d’aréoles abricot :

– Vois !... Touche !... N’est-ce pas que je suis bien faite ?...

Elle saisit d’autorité la main de l’homme pour l’inciter à frôler sa peau. L’autre se laisse faire, caressant la poitrine puis descendant vers la rondeur du ventre. Il est entraîné dans l’échancrure du tissu jusqu’à la soie du pubis.

– Imagine : je serai à toi entièrement. Devant tous les autres, tu disposeras du sexe d’une femme, à discrétion... Un con étroit et profond rien que pour toi... Tu me prendras comme tu aimes... autant de fois qu’il faudra pour te rendre heureux. Tu m’enculeras, si tu veux. Tu te permettras tout ce qui te fera plaisir. Absolument tout... Je ne refuserai aucune des fantaisies qui te passeront par la tête... Un rêve, non ?... La seule chose que tu me devras en récompense sera de me laisser débarquer quelque part où je te dirai.

Et comme le capitaine vacille en son for intérieur, afin de liquider ses dernières défenses, elle empoigne la proéminence de sa braguette, à pleine main ; elle soupèse les testicules, elle masse avec insistance le sexe gonflé sous le tissu.

– Je lècherai tes couilles... ton cul... dit-elle encore. Je prendrai ta queue dans ma bouche. Je te sucerais comme je sais faire. Tu vas délirer de plaisir...

Des frémissements électriques affolent le bas-ventre de l’homme. Une vague de chaleur gonfle ses reins... Il s’apprête à l’insulter. *Putain !* veut-il lui cracher ; mais d’une voix qu’il reconnaît à peine, il dit :

– Rase-toi le crâne... Reviens ici à la tombée de la nuit... Marinière et pantalons blancs... Bande quand même ta poitrine...

Il tourne le dos, tout honteux.

Le lendemain aux environs de midi, la femme, tête lisse, en tenue de matelot, se tient debout à la poupe du navire et voit le quai portuaire qui se détache et recule à l'infini.

Plusieurs semaines ont passé. À quelques milliers de milles du point de départ, ordre est soudain donné de stopper les machines. À sept ou huit encablures du bateau se profile sur les eaux la silhouette noire d'une terre que les marins se nomment à voix basse. Certains se mettent à grommeler d'un air mauvais – *qu'est-ce qu'on fout à traîner dans ce coin qui pue la mort ?...* Le capitaine rembarre aussi sec les râleurs et il ne règne plus sur le pont qu'un silence hostile... À la tombée de la nuit, tous les hommes de quart ont été regroupés à bâbord afin d'effectuer quelques manœuvres délicates. Pendant ce temps, à tribord un canot réussit à se glisser sans bruit jusqu'à la mer. D'une main rapide, la femme matelot dénoue les amarres et, saisissant vaillamment les avirons, se met à souquer en direction de l'île. Épuisée, elle parvient au rivage ; il lui reste à peine assez de force pour haler son embarcation sur la plage avant de s'écrouler dans le sable. Il faut qu'elle récupère avant de repartir. Tant qu'elle demeure à l'écart des arbres, elle ne risque rien encore... La voici enfin touchant au but de son voyage... Le cœur lui bat fort dans la poitrine. En soulevant un peu la tête, elle regarde le rideau sombre dessiné là-bas par la frondaison de la forêt... Là-bas, l'ogre odieux respire... Là-bas, bientôt, au petit matin, le combat définitif...

Aux premiers rayons du soleil, la femme se redresse d'un coup et se met à courir tête baissée vers la lisière. Elle se sent talonnée par la peur... Oui... une peur atroce qui a pointé pendant la nuit et gagne maintenant en intensité avec la montée de la lumière. Aussi presse-t-elle très fort le pas, afin de ne pas entendre les pulsations de son sang affolé tambourinant contre ses tempes. Parvenue au pied des premiers arbres, ses genoux fléchissent... Voici qu'elle hésite et tremble. La panique en profite pour prendre la parole – *Aura-t-elle la force ?... Comment, folle, a-t-elle pu croire... ?... Oui, oui... folle ! folle ! folle !...*

Le Mangeur d'Ombres est tombé sur elle ! À cause de cet infime moment de recul, le monstre rapide a pu la recouvrir toute entière. La femme horrifiée se sent enveloppée dans une matière visqueuse qui déjà aspire l'énergie vitale sur sa peau. Saisie de rage, elle se débat. Désespérément, elle mord, agrippe avec ses mains, plonge dans une chair molle, insaisissable, qui se désagrège en brouillard épais entre ses dents, entre ses doigts. Elle est submergée. Elle est vaincue... Alors dans un ultime effort, elle appelle dans sa mémoire l'image de lui... lui, abandonné depuis de longs mois sur cette île... lui dans un état de misère épouvantable !... Un sursaut de révolte et d'amour... elle parvient à renouer ses pensées... Le nom !... Le nom que le vieil homme lui a confié... Avec peine, elle articule : *Hoïchi... Adama... Kami...* d'une voix faible d'abord, puis une seconde fois, plus fermement à la limite du cri : *HOÏCHI ADAMA KAMI, HOMME BON !*

Le prédateur est secoué violemment comme si une décharge électrique venait de le traverser. Il relâche son étreinte... La femme prononce distinctement une fois encore : *Hoïchi Adama Kami, homme bon... homme fou d'amour...* Un spasme soulève le corps immatériel du monstre ; il s'écarte d'elle et un nuage de vapeur noire se détache de lui, un vomissement. Silhouette oblongue dressée sur le sol, il se tient debout oscillant au gré d'un souffle imperceptible ; on dirait un boxeur sonné vacillant au bord du ring. La vapeur noire régurgitée vole doucement vers la femme, flotte un moment autour d'elle avant de se déposer sur son front. Prise de vertiges, elle doit s'adosser contre un arbre... Le petit nuage d'ombres glisse le long

de son corps et quelques forces lui reviennent, mais ses pensées restent encore empêtrées dans les filaments cotonneux du cerveau. Elle se bat avec elle-même parce que le temps presse... pour l'instant le Mangeur d'Ombres est désarçonné, mais il va se reprendre si elle ne profite pas bientôt de son avantage. Elle tend un bras devant elle pour pointer son adversaire du doigt. Un mouvement insolite s'empare alors du Mangeur d'Ombres comme s'il subissait une emprise magnétique... son apparence se métamorphose ; à une vitesse folle, des formes humaines se succèdent, images de femmes, d'hommes, jeunes filles, vieillards, et cætera, individu bestial, être fruste, maître opulent, pauvre gueux, et cætera... Peu à peu la course des transformations s'assagit, ralentit jusqu'à s'arrêter sur le dernier avatar, l'image hologramme d'un homme maigre, hirsute, dépenaillé.

Comme si elle le reconnaissait enfin, la femme, de son index tendu, le cloue à distance et le nomme :

– Hoïchi... Hoïchi Adama...

Obéissant au doigt et à la parole, la silhouette de l'homme maigre commence alors à danser... Dompté, docile, le Mangeur d'Ombres danse l'histoire d'Hoïchi Adama. La geste très ancienne du *Fou d'amour*...

Sur la place du village chauffée par le soleil de midi, il tournait sur lui-même, la face basculée vers le ciel et les yeux révoltés ; dans un nuage de poussière blanche, il tournait en chantant à pleine voix la divine beauté de la Déesse de la Lumière, d'Amaterasu – Descends, ô ma Reine de Lumière, descends sur mes frères humains. Viens les purifier avec le baume de ta clarté rayonnante... Souvent une petite foule émue aux larmes l'encerclait lorsqu'il se flagellait jusqu'au sang tout en dévidant un sermon entrecoupé de cris douloureux. Il se montrait nu et voulait déchirer sa chair ; il insultait ce corps physique si fragile, si imparfait – carcan atroce, geôle infernale, lui disait-il avec dégoût...

Un jour il eut une révélation : il était venu sur cette planète d'incarnation pour libérer ses frères et sœurs. Il était tout amour. Il débordait d'amour, c'est pourquoi il avait été choisi pour se dévouer tout entier. De lui, on attendait le sacrifice suprême ; ainsi pourrait s'accomplir le prodige : les corps humains, tous les corps humains, seraient lavés, débarrassés de la part de ténèbres qui les flétrissait. Hommes et femmes se reconnaîtraient enfin pour ce qu'ils étaient en réalité : enfants de la Lumière, pures étoiles conçues dans le sein d'Amaterasu et destinées à se réunir en elle pour l'éternité... À l'idée du grand bonheur qui, grâce à lui, allait fondre sur ses frères et sœurs chéris, il se prit à sauter sur place d'excitation et à rire avec l'exubérance d'un enfant... Il se prépara au sacrifice. Pour cela il jeûna plusieurs mois d'affilée, exilé au sommet d'un haut socle en bois de cèdre, tout nu entravé dans des cordes rêches et des lanières d'épines qui lacéraient ses muscles. Du sang et du pus giclaient de ses plaies ; les crânes des pèlerins prosternés au pied du monument expiatoire en étaient aspergés. Chaque jour plus nombreuses, ces âmes simples s'attroupaient pour vénérer le martyr et recevoir la bénédiction purulente du saint homme fou d'amour. Dressé sur son piédestal, il glapissait, il appelait Amaterasu d'un ton lamentable, la suppliait en aboyant comme un chien. Il exécutait encore des pas de danse extatique en psalmodiant : – Déesse ! déesse ! au secours... Que les corps humains, que ces cachots fangeux se déchirent ! Que les œufs lumineux qu'ils emprisonnent apparaissent au grand jour !

Il partit un jour sur la mer, seul sur un bateau, avec l'intention de toucher les terres éloignées de l'archipel. Les courants l'emportaient ; il dérivait à leur gré. Sur le plancher de l'esquif instable, il dansait toujours. Indifférent aux aventures de son voyage, il négociait encore le don de lui-même : Mon âme en paiement, si tu veux...

si c'est le prix que tu me demandes... Oh oui !... mon âme en paiement si en échange, ta lumière s'empare à jamais de la chair infernale de mes frères...

Depuis combien de temps danse-t-il ?... dix minutes ? une heure ? cinq heures ?... Le soleil à présent est parvenu au plus haut point du ciel. La femme dont les forces sont tout à fait revenues contemple sans broncher, appuyée contre l'arbre, son ennemi qui se délite. Dans l'air devenu chaud et léger, la masse brumeuse du danseur se dilate, puis s'effiloche doucement. Des touffes de fils noirs entremêlés se défont en charpie, avant de s'élever en godillant et se disperser dans l'espace. Quand un souffle de vent inattendu passe sur ses cheveux, la femme lève la tête. Le feuillage au-dessus d'elle est agité de frissons. L'agitation délicate se propage bientôt aux ramures environnantes. Et voici qu'un insecte surgit de nulle part vient se cogner contre l'écorce ; curieux devant cet obstacle, il l'interroge en zigzaguant avec un petit bourdonnement électrique. Un autre le rejoint et leurs vols s'entrelacent. La femme écoute avec bonheur la vibration ténue des ailes minuscules, le bruissement des feuilles... Un mouvement imperceptible du côté du Mangeur d'Ombres l'amène à reporter son attention sur lui... dont il ne subsiste plus qu'un peloton de fibres, gris et translucide, pas plus gros qu'une balle de tennis. Il virevolte en suspension au-dessus d'un bouquet de fougères. Un trait flamboyant, acéré comme un dard de sarbacane, le transperce tout à coup de part en part. C'est un rayon du soleil qui, en plongeant vers des fourrés encore isolés dans une zone obscure, l'a accroché au passage. Le monstre, à cet instant réduit à la taille d'une bulle de savon, éclate d'un coup et se dissout dans la lumière...

Attente...

La femme attend...

Bientôt un froissement dans des buissons. Elle tourne la tête dans cette direction. Des branches s'écartent. D'un autre côté : des craquements secs de bois brisés. Et là-bas encore... Des hommes, la plupart torse nu, vêtus d'un simple pantalon blanc, émergent avec lenteur de l'épaisseur de la végétation. Ils avancent entre les arbres d'un pas mal assuré. Ils ont encore le visage flou et l'œil vague de ceux qui ont dormi trop longtemps. Ils restent silencieux parce que leur langue est engourdie, mais ils commencent à se regarder les uns les autres. Ils lisent les traits de leurs visages dessinés d'ombre et de lumière... Plus au loin, des bosquets s'ouvrent encore devant l'apparition de nouveaux marins... Partout dans la forêt...

La femme attend.

Patience ! il ne va plus tarder... Il va venir... Le dernier. Il sera peut-être le dernier comme à son ordinaire... Cette idée la fait sourire. Elle ne se pose pas de question. Elle est tranquille. Son amour infini est tranquille.